

Pour un homme aussi raffiné et intelligent, la bévue paraît d'autant plus énorme. Dans « Mots », l'auteur souligne à juste titre l'importance du contexte comme caisse de résonance pour des mots éventuellement complètement creux, triviaux, comme ceux de Murat qui pour galvaniser ses cuirassiers criait selon Stendhal : « Mon cul est rond, rond comme une pomme ! ». Et ils fonçaient ! Peut-être pour défoncer le cul de leur chef, ce qui est le rêve de tout soldat. Peut-être que Murat se rappelait les mots qu'une de ses maîtresses lançait pour le stimuler au lit.

Tout cela est plein d'esprit et d'enseignement, mais ce qui va à l'opposé de l'esprit et de l'enseignement, c'est de prétendre que les mots n'ont de force que dans un contexte donné. Les mots ont une force en soi. Ils sont, dans une certaine mesure, leur propre contexte. Ils représentent souvent la coïncidence du son et du sens, parfois une discordance totale entre ces derniers, il est vrai. Pour nommer un oiseau, le français aurait peut-être pu trouver mieux que ces deux syllabes qui ne battent vraiment pas des ailes. Mais « promptitude », « sonore », « charabia », « jargon », « meurtre » comportent une sorte de nécessité organique, au sens où leur articulation fait travailler les viscères. Jean Baudet ne sait pas faire la différence entre Eric Brogniet et Mallarmé. Soit. Il me désole que Simon Leys tombe dans le même panneau. Certains sons (ou suite de sons formant un mot) évoquent par leur contraste interne ceux de tout un contexte, et sont proches du sens. D'autres mots, en effet, paraissent arbitrairement greffés sur un sens, et n'expriment de coïncidence sonore avec celui-ci qu'en fonction du contexte. Cette ambivalence fait la richesse de la langue et la puissance de la poésie.